

HOMÉLIE 29

«Quant aux dons spirituels, frères, je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance. Vous savez que, lorsque vous étiez dans la gentilité, vous alliez comme entraînés à de muettes idoles.»

1. Tout ce passage est fort obscur; et cette obscurité vient de l'ignorance où nous sommes des choses qui se passaient alors et qui n'ont plus lieu maintenant. Pourquoi n'ont-elles plus lieu ? Mais voilà que l'ignorance provoque encore une question. Oui, pourquoi les choses alors en usage ont-elles aujourd'hui disparu ? Nous le dirons plus tard; pour le moment, bornons-nous à les rappeler. Que se passait-il donc à cette époque ? Dès qu'un homme était baptisé, il avait le don des langues; et non seulement il l'avait, mais de plus beaucoup prophétisaient et plusieurs avaient encore d'autres genres de puissance. Comme ils venaient de l'idolâtrie, ne sachant rien d'une manière distincte, n'ayant pas été formés par les livres anciens, ils recevaient l'Esprit avec le baptême; et l'Esprit, ils ne le voyaient pas, puisqu'il est invisible. La grâce donnait donc une preuve sensible de son action : l'un parlait aussitôt la langue des Perses, l'autre celle des Romains, un autre celle des Indiens, ou d'un peuple quelconque; et cela montrait clairement aux étrangers que c'était l'Esprit qui parlait dans les fidèles. L'Apôtre s'en explique en disant : «A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour le bien;» il appelle les dons spirituels manifestation de l'Esprit. Les apôtres ayant d'abord reçu ce signe, les fidèles à leur tour eurent le don des langues, et beaucoup d'autres encore : un grand nombre ressuscitaient les morts, chassaient les démons, opéraient toute sorte de prodiges. Tous possédaient des dons, les uns plus, les autres moins; mais le don par excellence était celui des langues.

Telle fut la cause de la division, non certes par la nature même des choses, mais par l'aveuglement et l'ingratitude des hommes. Les mieux favorisés s'élevaient contre ceux qui l'étaient moins, et ces derniers portaient envie aux premiers. Paul lui-même le déclare plus loin. Comme c'était alors pour eux une plaie mortelle, puisqu'ils y perdaient la charité, l'Apôtre déploie le plus grand zèle pour remédier à ce mal. C'était une chose qui se produisait également à Rome, non toutefois de la même manière. Aussi, dans l'Épître aux Romains, touche-t-il à la même question, mais d'une manière succincte et voilée, quand il parle de la sorte : «De même que dans un seul corps nous avons divers membres, et que tous les membres n'ont pas une action identique; de même nous formons tous un seul corps dans le Christ, et nous sommes les membres les uns des autres. Ayant dès lors des ministères divers suivant la grâce qui nous a été donnée; ou bien le don de prophétie d'après la mesure de la foi, ou bien le don d'administrer avec sagesse, ou bien celui d'enseigner avec science ...» (Rom. 12,4-7) Que cela fût pour eux une occasion d'orgueil, Paul l'avait déjà fait entendre : «Je vous le dis en vertu de la grâce qui m'a été donnée, je le dis à tous ceux qui sont parmi vous, ne veuillez pas être plus sages qu'il ne faut, ayez de la sobriété dans la sagesse : Il chacun selon la mesure de foi qu'il a reçue de Dieu.» (Ibid., 3) Voilà quelles étaient alors ses expressions, vu que la division et l'arrogance n'allaient pas loin : ici son action est plus énergique, parce que le mal avait pris un grand accroissement. Ce n'était pas là leur unique sujet de trouble; cette ville était de plus envahie par la manie de la divination, étant comme le centre et le foyer du paganisme : c'est encore là, parmi tant d'autres choses, ce qui les faisait choir ou chanceler.

Aussi Paul commence-t-il par établir la différence entre la divination et la prophétie; il leur enseigne dans ce but les divers genres d'esprits, afin qu'ils discernent et reconnaissent qui parle par l'esprit de sainteté, qui par l'esprit impur. D'un côté, la distinction ne pouvait pas se faire au moyen de l'événement, puisque la prophétie se vérifie seulement lorsqu'elle se réalise, et non quand elle est formulée; si bien qu'il n'était pas facile alors d'en constater l'existence et de distinguer la prophétie de l'imposture, le diable dans sa perversité opposant toujours l'une à l'autre avec la même prétention d'annoncer l'avenir. D'un autre côté, il était impossible de donner une preuve différente, les prédictions n'étant pas encore accomplies; car l'événement seul distingue en définitive la vérité du mensonge. Pour que ses auditeurs ne soient pas trompés en attendant la suprême épreuve, il leur donne une marque assurée pouvant les éclairer d'avance. Voilà ce qui forme l'enchaînement de son discours; il part de là pour les entretenir des grâces spirituelles et terminer leurs dissentiments à ce sujet. Faisant d'abord allusion aux faux prophètes, il commence ainsi : «Quant aux dons spirituels, je ne veux pas, frères, vous laisser dans l'ignorance.» Ce sont les miracles qu'il appelle ici dons spirituels, parce qu'il appartient à l'Esprit seul d'opérer de telles œuvres, et que l'activité de l'homme n'y peut rien. Avant de parler des devins, il pose, comme je l'ai déjà dit, la différence qui existe

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

entre la divination et la prophétie : «Vous savez que, lorsque vous étiez encore dans la gentilité, vous alliez, comme entraînés, à de muettes idoles.» Cela revient à dire : Dans l'idolâtrie, si quelqu'un était saisi de l'esprit impur et prononçait ses oracles, il était subjugué par cet esprit et conduit comme par une chaîne, ne sachant pas ce qu'il disait. C'est le propre du devin, d'être hors de lui-même, de subir une sorte de nécessité, d'obéir à une force supérieure comme un insensé. Il n'en est pas ainsi du prophète : celui-ci jouit de toute sa raison, est dans un état normal, a pleinement conscience de ce qu'il dit. Sans attendre l'événement, vous pouvez donc ainsi reconnaître le devin et le prophète.

Et voyez comme ce discours est au-dessus de tout soupçon : il invoque le témoignage de ceux qui ont expérimenté la chose. Que je n'invente pas, semble dire l'Apôtre, que je n'attaque pas sans fondement les usages des idolâtres, vous en êtes vous-mêmes les témoins; car vous savez de quelle façon vous étiez menés et poussés avant votre conversion. – Si quelqu'un cependant les regardait comme suspects parce qu'ils étaient fidèles, j'irais plus loin, et je le prouverais par le témoignage des étrangers. Ecoutez avant tout celui de Platon : Comme les devins, les hommes inspirés disent beaucoup de belles choses, mais ne savent pas le sens de ce qu'ils disent. Entendez encore un poète répétant la même affirmation : Par certaines initiations et certains prestiges, un homme avait été livré au démon, et le voilà qui rendait des oracles ! or, en ce moment il était trainé et tiraillé, ne pouvant supporter les assauts du démon, à tel point qu'il paraissait devoir succomber à cette torture; il dit alors à ceux qui s'adonnaient à de telles pratiques : «Hâtez-vous de me délivrer; un mortel n'est pas de force à supporter la domination d'un dieu;» puis encore : «Déliez mes bandelettes, et trempez mes pieds dans l'eau pure; effacez les lignes de cette écriture, et que je revienne à moi.» De telles choses et d'autres semblables, rien ne serait plus aisé que d'en multiplier les exemples, nous montrent clairement que les démons sont comme enchaînés, aussi bien que ceux qui se livrent à leur puissance, et que de plus ces derniers n'ont point alors l'usage de leur raison. Parlerai-je de la pythonisse ? Il le faut, pour montrer l'idolâtrie sous un aspect non moins honteux. Mieux vaudrait garder là-dessus le silence, il nous répugne assurément d'en parler; mais il est nécessaire que vous connaissiez la dégradation et la démence de ceux qui s'adonnent à de telles manies. On sait donc que la pythonisse, une femme, monte sur le trépied d'Apollon avec une insolente impudeur; on vous dit ensuite que cet esprit l'envahit en remontant du trépied, avec des détails que nous supprimons, qu'il jette cette femme dans la frénésie, qu'elle se débat après cela les cheveux épars et l'écume à la bouche, qu'elle rend enfin ses oracles dans de pareils accès d'ivresse et de fureur. Vous rougissez en entendant ces choses; eux en sont fiers et se font un sujet de gloire de ces ignominies.

2. C'est à toutes ces horreurs que Paul fait allusion, quand il dit : «Vous savez que, lorsque vous étiez dans la gentilité, vous alliez, comme entraînés, à de muettes idoles.» Or, comme il parlait à des hommes qui ne le savaient que trop, l'Apôtre n'entre pas dans le détail, ne voulant pas leur causer de l'ennui, il se contente d'un souvenir sommaire, et, fuyant promptement, il se hâte vers le but qu'il s'est proposé. Que signifie ce mot : «A de muettes idoles ?» Ces hommes fascinés étaient entraînés auprès de ces simulacres. – Mais, si les idoles sont muettes, comment les consultent-ils ? Et pourquoi le démon les entraîne-t-il là captifs et comme enchaînés ? – C'est pour donner crédit au mensonge. Pour n'être pas jugé muet lui-même comme une pierre, il attachait de tout son pouvoir les hommes aux idoles, de telle sorte que les passions des premiers fussent attribuées à ces dernières. Il n'en est pas ainsi parmi nous. C'est qu'il n'a point part à ce que nous croyons, aux paroles des prophètes : ceux-ci voyaient tout à découvert, et par là même ils prophétisaient, comme du reste il convenait, avec une entière clairvoyance et une pleine liberté. Ils pouvaient donc à leur gré parler ou se taire; ils ne subissaient aucune nécessité, ils étaient investis d'une autorité véritable. Voilà pourquoi Jonas prenait la fuite, Ezéchiel différait, Jérémie refusait. Dieu n'a pas recours à la contrainte; il agit sur eux par les conseils, les exhortations ou les menaces, se gardant bien de plonger leur esprit dans les ténèbres. C'est le propre du démon de semer le trouble, la fureur et la plus profonde obscurité. Il appartient à Dieu de répandre la lumière et d'enseigner ce qu'il faut à des intelligences libres. Telle est donc la première différence à poser entre la divination et la prophétie.

Voici maintenant la seconde, que l'Apôtre indique ainsi : «Je vous déclare donc que nul homme parlant dans l'Esprit de Dieu ne dit anathème à Jésus.» Il en indique même une troisième : «Et personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus, si ce n'est dans l'Esprit saint.» Dès lors, quand vous verrez quelqu'un ne pas prononcer ce Nom ou l'anathématiser, dites que c'est un devin. Comme aussi, quand vous verrez quelqu'un ne parler qu'en son nom, dites que c'est un homme spirituel. – Mais que faudra-t-il penser des catéchumènes ?

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

m'objecterez-vous; s'il n'est possible de prononcer le nom du Seigneur Jésus que dans l'Esprit saint, qu'aurons-nous à dire de ceux qui le prononcent sans avoir cet Esprit ? – Paul ne parle pas ici des catéchumènes, qui même n'existaient pas encore; il fait la distinction entre les fidèles et les infidèles. – Eh quoi, aucun démon ne nomme-t-il Dieu ? est-ce que les démoniaques ne s'écriaient pas : «Nous savons qui tu es, le Fils de Dieu ?» (Mc 1,24) est-ce qu'ils ne disaient pas à Paul : «Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut ?» (Ac 16,17) – Sans doute; mais sous les coups, par nécessité; spontanément et sans violence, jamais. Ce serait ici le cas de se demander pourquoi le démon tenait ce langage, et pourquoi Paul l'arrêta. – Paul imitait son divin Maître. Le Christ imposait silence aux démons; il ne voulait pas de leur témoignage. Quant au démon, son but était de bouleverser l'ordre des choses et d'usurper l'autorité des apôtres, pour s'attirer ainsi la foule. S'il eût réussi, en accréditant ces derniers, il se fût aisément accrédité lui-même. Pour déjouer cette ruse, Paul ferme la bouche à ces esprits pervers, alors même qu'ils disent la vérité : c'était le moyen de détourner d'eux tout le monde et de couper court à la séduction.

Après avoir donc caractérisé les devins et les prophètes par les deux signes énoncés plus haut, il en vient à traiter des miracles. Et ce n'est pas sans raison qu'il aborde ce sujet; il se propose encore de réprimer les dissensions, et d'enseigner la patience à ceux qui étaient moins favorisés, en même temps que la modestie à ceux qui l'étaient davantage. Il commence ainsi : «Les grâces sont diverses; mais l'Esprit est le même.» Il accorde d'abord ses soins à celui qui n'a qu'une grâce inférieure, et qui en gémit. Pourquoi cette tristesse ? dit-il; parce que vous avez moins reçu qu'un autre ? Mais songez que c'est ici une grâce, et nullement un droit; cette considération dissipera votre chagrin. – De là cette première parole : «Les grâces sont diverses.» Les grâces; il n'a pas dit les signes ou les miracles. Par cette idée de don gratuit, non seulement il calme la douleur, mais encore il impose la reconnaissance. Considérez de plus, semble-t-il dire, l'honneur qui vous est fait, quoique vous soyez moins bien partagé; la source de la grâce étant la même celui qui a plus reçu n'est pas au fond plus honoré que vous. Vous n'avez pas à prétexter que l'Esprit est son bienfaiteur, tandis qu'un ange serait le vôtre. Non, c'est l'Esprit qui est la source de tout bien pour vous comme pour lui. – De là ce qui suit : «Mais l'Esprit est le même.»

3. Par conséquent, s'il est une différence dans les dons, il n'en est pas dans celui qui donne : vous avez puisé l'un et l'autre à la même source. «Il y a des ministères différents; mais le Seigneur est le même.» Pour augmenter la consolation, il rapproche le Fils du Père; il l'augmente même de plus en plus en désignant sous un autre nom de semblables grâces : «Les ministères sont différents; mais le Seigneur est le même.» Quand on entend parler d'un don, si la mesure qu'on reçoit est moindre, on est tenté de gémir. Quand il est question d'un ministère, ce n'est plus la même chose; car le mot même annonce fatigues et sueurs. Pourquoi vous plaindre, s'il veut qu'un autre travaille plus que vous, s'il vous épargne ? «Différentes sont aussi les opérations; mais il n'est qu'un Dieu opérant tout en tous. A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour le bien, dans un but utile.» – Qu'est-ce que l'opération ? me demanderez-vous peut-être; qu'est-ce que le don ? qu'est-ce que le ministère ? – Ce sont là des noms divers, qui désignent en réalité la même chose. Ce qu'est le don, le ministère l'est aussi, tout comme l'opération. L'Apôtre dit : «Remplis ton ministère;» (II Tim 4,5); et puis : «Je glorifie mon ministère.» (Rom 11,13) Il dit encore à Timothée : «Pour ce motif je t'exhorte à ressusciter la grâce de Dieu qui est en toi;» (II Tim 1,6) et, s'adressant aux Galates : «elui qui s'est servi de Pierre dans l'apostolat, s'est servi de moi parmi les nations pour opérer son œuvre.» (Gal 2,8) Vous le voyez, nulle différence entre les dons du Père, du Fils et du saint Esprit. Ce n'est pas qu'il confonde les hypostases, loin de là; il manifeste seulement l'honneur d'une substance identique. Dans sa pensée, ce que l'Esprit donne, le Père l'accomplit, le Fils le dispose et le transmet. S'il existait là quelque inégalité, l'Apôtre ne se serait pas exprimé de la sorte et n'aurait pas ainsi consolé le fidèle affligé.

Il lui présente encore une autre consolation, dans la vue de ce que lui confère sa mesure de grâce, tout inférieure qu'elle est. Après avoir dit : «Le même Esprit, le même Seigneur, le même Dieu,» ce qui devait déjà ranimer le faible, il le console d'une autre façon en ajoutant : «A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit dans un but utile.» Quelqu'un eût pu dire, en effet : Qu'importe que ce soit le même Seigneur, le même Esprit, le même Dieu ? ma part n'en est pas plus avantageuse. Paul lui déclare que c'est là ce qui lui convient. Il appelle les signes manifestations de l'Esprit, et c'est avec raison. Pour moi fidèle, le baptême me montre assez quel est celui qui possède l'Esprit; mais pour l'infidèle, rien ne peut le lui manifester que les signes ou prodiges. Il résulte donc de là une grande consolation. Malgré la différence des grâces, la manifestation est la même; que vous ayez beaucoup ou peu reçu,

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

vous n'en êtes pas moins en évidence. Si vous avez donc à cœur une telle démonstration, il suffit que vous ayez l'Esprit en vous. Puisque le bienfait est le même, que le don est gratuit, que la manifestation en résulte et que c'est là ce qui vous convient le mieux, ne vous affligez pas comme si vous étiez méprisé. Dieu n'agit pas ainsi pour vous couvrir de honte ni pour vous mettre au-dessous d'autrui; c'est plutôt pour vous ménager et pour procurer votre bien. Recevoir plus qu'on ne peut porter, voilà qui serait inutile, nuisible même et digne de vos gémissements. «A l'un est donné par l'Esprit le langage de la sagesse, à l'autre celui de la science dans le même Esprit, à l'autre encore la foi dans le même Esprit, à l'autre le pouvoir des guérisons dans le même Esprit.» Voyez-vous comme chaque fois il ajoute cette dernière formule, sachant bien de quelles consolations elle doit être la source. «A l'autre le pouvoir d'opérer des miracles, à l'autre le don de prophétie, à l'autre le discernement des esprits, à l'autre le don des langues, à l'autre l'interprétation des discours.» Comme c'est ici ce dont ils s'enorgueillissent, c'est la dernière chose qu'il signale; puis il poursuit : «Mais tout cela, un seul et même Esprit l'opère.» Tel est le principe de toute consolation, que tous reçoivent de la même racine, des mêmes trésors, du même fleuve. Il y revient toujours pour faire ainsi disparaître des anomalies apparentes et pour consoler les cœurs. Antérieurement il avait dit que l'Esprit, le Fils et le Père accordent également les dons spirituels; il se contente ici de nommer l'Esprit, afin de vous apprendre une fois de plus que la dignité est identique.

Qu'est-ce que le langage de la sagesse ? Celui que tenait Paul, que tenait Jean, le fils du tonnerre. Qu'est-ce que le langage de la science ? Celui que beaucoup de fidèles possédaient, ayant la science réelle, mais n'étant pas capables d'enseigner, de transmettre facilement aux autres ce qu'eux-mêmes savaient. «A l'autre la foi,» non cette foi dont les dogmes sont l'objet, mais celle qui se manifeste par des prodiges et dont le Christ disait : «Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé ! vous direz à cette montagne : Ote-toi de là, et elle se retirera.» (Mt 17,19) C'est celle que demandaient les apôtres en disant : «Augmentez notre foi.» (Luc 17,5) Telle est la foi qui produit les miracles. Le don des miracles et le pouvoir des guérisons ne sont pas la même chose. Le second n'est que la faculté de guérir les maladies, tandis que le premier implique aussi la force de châtier. Dans ce cas on peut guérir ou punir; c'est ainsi que Paul frappait d'aveuglement et que Pierre frappait de mort. «A l'autre le don de prophétie, à l'autre le discernement des esprits.» Que signifie cette dernière expression ? Savoir discerner l'homme spirituel de celui qui ne l'est pas, le prophète de l'imposteur. A ce sujet, l'Apôtre disait aux Thessaloniens : «Ne négligez pas les prophéties, mettez tout à l'épreuve, embrassez le bien.» (Thes 5,20-21) Il y avait alors un débordement de faux prophètes, le diable mettant tout en jeu pour substituer le mensonge à la vérité. «A l'autre le don des langues, à l'autre l'interprétation des discours.» Celui-là savait ce qu'il disait lui-même, mais sans pouvoir l'expliquer aux autres; celui-ci avait ce double avantage.

4. Ce don était jugé bien grand puisque les apôtres l'avaient d'abord reçu, et beaucoup parmi les Corinthiens en étaient favorisés : il n'en était plus de même de la parole doctrinale. Et de là l'ordre que Paul établit dans son énumération. La première de ces choses, en effet, était le but de la seconde, et même de toutes les autres, du don de prophétie, du pouvoir d'opérer des miracles, du don des langues, de l'interprétation du discours. Rien n'y est comparable; aussi l'Apôtre disait-il : «Les prêtres qui gouvernent bien sont dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent par la parole et l'enseignement.» (1 Tim 5,17) Il disait également à son disciple : «Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement; ne négligez pas la grâce qui est en vous.» (Ibid., 4,13-14) Voilà donc qu'il le désigne sous le nom de grâce. Le principe de consolation qu'il posait tout à l'heure par ce mot : «le même Esprit,» il le renouvelle en ajoutant : «Et toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, faisant à chacun la part qu'il veut.» Il ne se borne donc pas à consoler; par cette dernière observation : «Faisant à chacun la part qu'il veut,» il ferme la bouche aux contradicteurs. Il ne suffit pas d'appliquer le remède, il faut aussi réprimer; et Paul lui-même en donne l'exemple dans son épître aux Romains, quand il s'écrie : «Et toi, qui es-tu pour oser répondre à Dieu ?» (Rom 9,20) C'est ainsi qu'il dit maintenant : «Faisant à chacun la part qu'il veut.» Il montre encore ici que ce qui est au Père est de même à l'Esprit. Comme il a dit de l'un : «C'est le même Dieu qui opère tout en tous,» il dit de l'autre : «Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère.» – Mais par l'impulsion de Dieu, me direz-vous. – L'Apôtre ne le dit nulle part; c'est vous qui l'imaginez. Quand il dit : «Qui opère tout en tous,» il entend parler des hommes. Or, vous ne direz pas peut-être qu'il confond l'Esprit avec les hommes, quelle que soit l'audace de vos affirmations et le désordre de vos pensées. De peur que dans ce mot, «par l'Esprit,» vous ne vissiez un signe d'infériorité ou de passive dépendance, Paul a dit : «L'Esprit opère» il n'est pas mû pour opérer, il opère comme il l'entend, et non d'après l'impulsion d'un autre. De

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

même que le Fils disait du Père : «Il ressuscite les morts et les vivifie,» et de lui-même : «Il vivifie qui il veut;» (Jn 5,21) de même il a dit de l'Esprit qu'il accomplit tout par sa propre puissance, qu'il n'est pas d'obstacle capable de l'arrêter; car, en disant : «Il souffle où il veut,» (Ibid., 3,8) quoique cette expression s'applique au vent, l'Apôtre pose un acheminement à la doctrine présente, à cet enseignement formel : «Il opère toute chose comme il veut.»

Encore une marque à laquelle vous reconnaîtrez qu'il exerce et qu'il ne subit pas l'action : «Qui connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme ? Personne non plus ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu.» (1 Cor 2,11) Or, que l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'âme, n'ait pas besoin d'être mû pour se connaître lui-même, c'est évident pour tous. Il en est donc de même de l'Esprit saint par rapport aux choses de Dieu. Voici ce que dit l'Apôtre : L'Esprit saint connaît les mystères de Dieu comme l'âme de l'homme connaît ses propres secrets. Si donc l'âme n'est pas mue pour cela, à plus forte raison celui qui connaît les profondeurs de Dieu, et donne de lui-même les grâces spirituelles aux apôtres, n'a nul besoin d'une action différente de la sienne. C'est maintenant que je dirai ce que j'annonçais plus haut. Quoi donc ? Si l'Esprit est d'une nature inférieure ou même différente, nulle serait la consolation, vainement aurait-on entendu que c'est le même Esprit. Quand on reçoit un bienfait du monarque, la plus grande consolation c'est de le tenir de sa main; quand c'est un serviteur qui le donne, c'est avec un sentiment de tristesse qu'on le reçoit. Il en résulte encore que l'Esprit saint possède la dignité royale et n'a rien du serviteur. De même donc que Paul les a consolés par ces paroles : «Les ministères sont divers, mais le Seigneur est le même; les opérations sont différentes, mais c'est le même Dieu;» ainsi leur avait-il dit auparavant : «Les grâces sont multiples, mais c'est le même Esprit;» et voici ce qu'il a dit ensuite : «Or, tout cela, un seul et même Esprit l'opère, faisant à chacun sa part comme il veut.» Par conséquent, ne nous laissons pas aller à la tristesse, ne gémissons pas en disant : Pourquoi ceci m'est-il donné et pourquoi pas cela ? Le saint Esprit n'a pas de comptes à nous rendre. Si vous reconnaissez qu'il vous a gratifié par pure sollicitude, sachez reconnaître aussi que cette même sollicitude a fixé la mesure de ses dons; accepter dès lors avec joie ce qui vous est départi, gardez-vous de vous plaindre de n'avoir pas reçu autre chose; bénissez Dieu plutôt de n'avoir pas reçu des dons disproportionnés à vos forces.

5. S'il ne faut pas céder à la curiosité dans les choses spirituelles, beaucoup moins le faut-il dans les choses matérielles; tenez-vous en repos, ne vous inquiétez pas de savoir pour quelle raison un tel est dans l'opulence et tel autre dans la pauvreté, alors surtout que la fortune de chacun ne vient pas de Dieu, et qu'un grand nombre la doivent à l'injustice, à la rapine, à la cupidité. Celui qui ne veut pas qu'on s'enrichisse donnerait-il ce qu'il défend de prendre ? Pour mieux confondre nos contradicteurs sur ce point, reprenons le discours de plus haut, du moment où Dieu donna lui-même la richesse; répondez-moi : Pour quel motif Abraham fut-il riche et Jacob manqua-t-il de pain ? N'étaient-ils pas justes l'un et l'autre ? Le Seigneur n'a-t-il pas dit indistinctement : «Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ?» (Ex 3,6) Pourquoi donc, je le demande encore, l'un possédait-il tant de biens et l'autre fut-il réduit à l'état de mercenaire ? Allons plus loin : Pour quel motif Esaü, un homme injuste, un fratricide par les sentiments, était-il riche, tandis que son frère servait pendant si longtemps ? Pourquoi Isaac vécut-il heureux et constamment tranquille, tandis que Jacob fut toujours dans les tribulations et les peines, ce qui lui faisait dire : «Mes jours sont en petit nombre et pleins de maux ?» (Gen 47,9) Pourquoi David, prophète et roi, passa-t-il lui aussi dans les épreuves tout le temps de sa vie, et son fils Salomon jouit-il pendant quarante ans d'une sécurité sans exemple, d'une profonde paix, d'une gloire incomparable, de tous les honneurs et de toutes les délices ? Pourquoi les prophètes, enfin, furent-ils inégalement éprouvés ? Pour le bien de chacun. Aussi faut-il s'écrier devant tous ces contrastes : «Vos jugements sont un abîme sans fond.» (Ps 35,7)

Si le Seigneur exerçait avec tant de diversité ces grandes âmes, ces hommes admirables, l'un par la pauvreté et l'autre par les richesses, l'un par le calme et l'autre par les orages, beaucoup mieux devons-nous reconnaître cette vérité de nos jours. Nous devons de plus reconnaître en nous-mêmes que bien des malheurs ne nous viennent pas directement de Dieu, qu'ils sont la conséquence de nos désordres. Ne dites donc pas : Pourquoi cet homme est-il riche quoique pervers, et cet autre pauvre quoique juste ? Il est aisé de vous en rendre raison, de vous répondre : Le juste n'a rien à souffrir de sa pauvreté, il y trouve même un surcroît de gloire; le méchant trouve dans les richesses un châtement qui l'accompagne partout, s'il ne change pas. Avant l'éternel supplice, les richesses lui sont une source intarissable de maux, le précipitent dans mille abîmes. Dieu le permet ainsi, soit pour bien établir le libre arbitre, soit pour enseigner aux autres à ne pas s'attacher follement aux

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

possessions de la terre. – Mais que dire, m'objecterez-vous, quand on voit un riche pervers n'avoir rien à souffrir ? S'il était juste dans l'opulence, ce ne serait qu'un droit; mais, s'il est méchant, encore une fois, que dire ? Qu'il n'en est que plus à plaindre; en s'ajoutant à l'iniquité, les richesses ne font qu'ajouter à son malheur. – Voici un homme bon, et cependant pauvre. – La pauvreté ne lui nuit pas. – Cet autre est méchant et pauvre. – C'est donc justice, il l'a mérité; c'est même pour son bien.

Mais voici quelqu'un, insisterez-vous peut-être, à qui ses aïeux ont transmis une grande fortune, qu'il dépense avec les parasites et les femmes perdues; sans en être puni. – Que dites-vous ? Il commet la fornication, et vous prétendez qu'il n'est pas malheureux ? il s'adonne à l'ivresse, et vous le croyez dans la joie ? il se ruine en se déshonorant, et vous le donnez pour modèle ? Que peut-on concevoir de plus affreux que ce qui perd une âme ? Si vous voyiez cet homme contrefait ou estropié, vous croiriez qu'on ne saurait assez déplorer son infortune; et, quand c'est son âme que vous voyez toute mutilée, vous l'estimez heureux ? – Il ne l'est pas, me répondez-vous. – Il n'en est que plus digne de larmes, comme les insensés. Quand on sait qu'on est malade, on se hâte d'appeler le médecin, on accepte les remèdes; mais, quand on ne le sait pas, on est sans espoir de guérison. Et voilà celui dont vous admirez : le bonheur ? Cela ne doit pas surprendre; le monde est étranger à la vraie philosophie. Aussi n'est-il pas de sort plus déplorable que le nôtre : nous sommes châtiés, et rien qui nous délivre du supplice; nous sommes envahis par les emportements, les chagrins et les troubles, parce que Dieu, nous traçant une vie qui est à l'abri de toute angoisse, le chemin de la vertu, nous nous en détournons pour prendre une autre route, celle qui conduit aux richesses terrestres, mais où nous attendent des maux sans fin : nous agissons comme ferait un homme séduit par la beauté des corps, et ne sachant pas néanmoins la distinguer, qui la verrait uniquement dans les habits et les parures extérieures, et qui, dès lors, laissant de côté une femme vraiment belle, en prendrait une repoussante et difforme, trompé qu'il serait par de brillants dehors. Voilà ce que beaucoup font aujourd'hui concernant la vertu et la dépravation, s'attachant à celle-ci malgré sa laideur, à cause de l'éclat qui la couvre, dédaignant celle-là malgré sa beauté naturelle, à cause de sa simplicité, quand ce dernier trait eût dû surtout la faire choisir.

6. Ce qui me fait rougir de honte, c'est qu'il y a chez les Gentils, malgré toute leur folie, des hommes qui s'élèvent à cette philosophie, sinon par la pratique, du moins par la pensée, n'ignorant pas la vanité des choses présentes; tandis que plusieurs parmi nous ne le savent même pas, ont un jugement pervers, quoique l'Écriture reproduise dans tous les sens et ne cesse de faire retentir à notre oreille ces paroles : «Le méchant est devenu comme un néant devant lui; mais le Seigneur glorifie ceux qui l'aiment.» (Ps 14,4) «La crainte du Seigneur a tout surmonté.» (Ec 25,14) «Craignez Dieu et gardez ses commandements; car c'est là tout l'homme.» (Ecc 12,13) «Ne jalousez pas les méchants. Ne craignez pas quand l'homme sera devenu riche.» (Ps 48,17) «Toute chair est de l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe.» (Is 40,6) Voilà des chants que nous entendons chaque jour avec d'autres semblables, et nous demeurons attachés à la terre. Tels que des enfants qui ne cessent de répéter les premiers principes, et qui, répondant une chose pour l'autre quand on leur pose une question au hasard, provoquent de grands éclats de rire; tels êtes-vous vous-mêmes : lorsque nous vous exposons ici les choses avec ordre, vous les saisissez jusqu'à un certain point; mais, qu'on vienne à vous interroger dehors, qu'on vous demande tout d'un coup quelle est la suite des choses, dans quel ordre elles doivent être classées, ne sachant pas répondre, vous excitez le rire à votre tour. Et n'est-il pas vraiment risible, je vous prie, qu'ayant en perspective l'immortalité, ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui n'ont pas pénétré dans le cœur de l'homme, nous soyons toujours à lutter pour les biens d'ici-bas et les estimions dignes d'envie ? Si vous avez encore besoin d'apprendre que la richesse n'est rien de grand, que les choses présentes ne sont qu'ombre et rêve, qu'elles s'évanouissent et disparaissent comme la fumée, restez encore hors du sanctuaire; pour le moment vous n'avez qu'à vous tenir sous le portique, vous n'êtes pas digne d'entrer dans ce royal palais.

Si vous ne savez pas discerner ce qu'il y a de fragile et d'inconstant dans ces choses, aurez-vous le courage de les mépriser ? Si vous prétendez le savoir, cessez donc de vous informer avec tant de curiosité pourquoi tel homme est riche et pourquoi tel autre est pauvre. C'est comme si vous alliez, demandant à chaque instant pourquoi l'un est blanc et l'autre noir, pourquoi les figures sont diverses. Qu'elles soient d'une façon ou d'une autre, cela ne nous touche en rien : l'indigence ou la pauvreté d'autrui ne nous touche pas davantage, nous touche même beaucoup moins; tout a lieu pour notre bien. Êtes-vous pauvre, vous pouvez encore vivre heureux, pourvu que vous aimiez la sagesse. Êtes-vous riche, vous êtes le plus

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

misérable des hommes, si vous n'avez pas de vertu. La vertu seule doit être l'objet de nos désirs; si nous ne la possédons pas, tout le reste nous est inutile. On soulève tant de questions, parce que le commun des hommes s'imaginent avoir grand intérêt à ce qui leur est pleinement indifférent, et ne tiennent aucun compte de ce qui les intéresse le plus. Rien ne nous intéresse que la vertu et la philosophie. Comme vous en êtes bien loin, le trouble règne dans vos pensées; de là les bouleversements et les tempêtes. En perdant leurs droits à la gloire céleste et l'amour des biens à venir, les hommes recherchent la gloire présente, et tombent ainsi sous le joug et dans les fers. – Et d'où vient que nous soupçons après cette dernière gloire ? – De ce que nous n'aspirons pas sincèrement à la première. – Et cela même d'où vient-il ? – De notre négligence. Et la négligence elle-même ? – Du mépris. Et le mépris, quelle en est la cause ? – Notre aveuglement, notre attachement aux biens terrestres, le peu de soin que nous avons d'examiner de près la nature des choses. – Et cela même, d'où provient-il ? – De ce que nous ne nous appliquons pas à l'étude des Ecritures, de ce que nous préférons la société des méchants à celle des justes.

Voulons-nous donc qu'il n'en soit pas toujours ainsi, et que les flots succédant aux flots, ne nous poussent pas aux abîmes et ne nous submergent pas, dégageons-nous pendant qu'il en est temps encore, tenons-nous fermement sur le roc, je veux dire sur les enseignements et la parole de Dieu; nous verrons alors à nos pieds toutes les agitations de la terre. Nous en serons nous-mêmes à l'abri, nous tendrons aux naufragés une main secourable, et nous parviendrons à la félicité des cieux, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.